

L'avancée des jours se referme sur la nudité des mots. Le vent l'ignore. La lutte contre le temps devient injuste. Ne plus compter sur ses doigts l'enfance qui s'enfuit à tire d'ailes, seulement guetter le soleil qui espère un sursis.

On voudrait tout recommencer et reprendre le chemin à l'endroit, le repriser de vitalité, le faufiler de jeunesse. Usés jusqu'à la corde, les mots ne peuvent plus nous consoler de ces innombrables rides qui se mêlent à la patine du quotidien.

De temps en temps, des images reviennent  
– par effraction – mettant à vif la fragilité de  
nos espoirs. Le doute s’installe. On essaie de  
ne pas ébruiter les petites haltes de la vieillesse.  
Sur nos lèvres, le goût des cerises en été,  
un corps tendu vers le soleil, rebelle à toute  
écorchure du temps.

Se dépouiller jusqu'à l'invisible. Atrophier les battements de son cœur. Ne laisser bruire que le chuchotis des mots. Se cuirasser d'illusions pour oublier la mort qui élague les corps et qui s'enfonce à petit feu dans les derniers rêves.

C'est un métier à vie – du premier au dernier  
cri – une évidence qui inscrit ses sillons sur nos  
visages creusés par les longues nuits de veille.